

mis en oeuvre par la société des cultivateurs de fruits d'Ontario pour renseigner aussi parfaitement que possible ses membres sur les variétés de fruits qu'ils peuvent cultiver dans les différents districts qu'ils occupent dans l'étendue de cette province. Après s'être occupée pendant quelques années de l'étude de cette question, cette société en est venue à la conclusion que l'établissement, dans diverses régions d'Ontario, de stations expérimentales d'arboriculture fruitière, est le moyen le plus sûr et le plus efficace d'arriver à mettre en mesure de faire une culture fruitière profitable les cultivateurs de cette province, et de développer promptement cette industrie qui promet d'être une source de si grands profits pour ceux qui s'y livrent avec connaissance de cause.

Où, si la société des cultivateurs de fruits d'Ontario a cru devoir recourir à l'établissement de ce système pour promouvoir les intérêts de l'industrie fruitière, notre société pomologique de Québec doit, bien plus qu'elle encore sentir le besoin d'appliquer le même système dans notre province où le climat présente bien plus de variations dans ses divers districts qu'il n'en présente dans les différents districts d'Ontario. Je donne ici quelques faits pour appuyer cette assertion que je viens de faire au sujet des grandes variations de notre climat.—Lorsque l'herbe commence à couvrir la terre de sa verdure à la fin d'avril dans les comtés d'Hamilton, Naperville, St-Jean, etc., elle ne commence qu'à pondre dans les comtés de Richmond, d'Arthabaska, et, à cette même époque, la neige ne fait que de disparaître à la Beauce et à Québec et est en train d'achever de fondre seulement dans les comtés de Kamouraska de Témiscouata et de Rimouski. Au commencement de juin, les lilas fleurissent à Montréal, alors qu'il ne sont qu'à boutons à Trois-Rivières et qu'ils ne viennent que d'ouvrir leurs premières feuilles à Kamouraska. Les pommes fleurissent à la fin de mai, à l'ouest de Montréal, vers le dix de juin à Arthabaska et vers le vingt du même mois à Kamouraska. Les fraises de jardin mûrissent au vingt de juin à l'ouest de Montréal, au commencement de juillet à Arthabaska, et au quinze de juillet à Kamouraska. En somme, nous pouvons dire que, du quarante cinquième au quarante huitième degré de latitude, nous avons un climat distinct pour chaque demi-degré que nous parcourons en suivant le cours du Saint-Laurent. Si de plus, nous prenons en considération les variations du climat en altitude, nous trouvons que, dans les montagnes il présente autant de différence en montant qu'il en présente en latitude.

Partant de ces faits, il est bien clair que celui qui, voulant cultiver les fruits en bas de Québec ou au Lac Saint-Jean voudrait se baser sur ce qui se fait dans ce sens dans l'île de Montréal, perdrait son temps et sa peine. Il lui faut donc recourir à l'un des trois moyens que j'ai mentionnés en commençant. Lui conseillerai-je de s'arrêter au premier ou au second ? Evidemment non, pour des raisons que j'ai données qui prouvent que ces moyens sont défectueux. Il lui reste donc le troisième, celui de s'affilier à la société pomologique de notre province pour profiter des travaux, des essais, des expériences de ses membres. Mais, pour qu'il puisse trouver là les renseignements dont il a besoin, il faut que notre société prenne au moyen qu'à pris notre société sœur d'Ontario. Il faut qu'elle établisse des stations expérimentales d'arboriculture

fruitière dans les endroits de la province où le climat présente le plus de variations si on le compare à celui de diverses autres régions qui la composent.

En regardant ce qui s'est fait à Ontario, on s'aperçoit que le système peut être établi sans grandes dépenses. Les arbres nécessaires pour les stations expérimentales sont fournis en grande partie par la ferme expérimentale centrale d'Ottawa qui a pour mission de propager les variétés de fruits les plus utiles pour les différentes provinces de la Puissance. Les stations expérimentales fruitières sont établies chez des arboriculteurs ayant déjà des verges et une expérience de plusieurs années et on a trouvé, à Ontario, de ces arboriculteurs qui, moyennant une modeste rétribution de cent piastres par année assument les charges de l'administration et du fonctionnement de la station, condition que, si la station vient à être abandonnée, les arbres restent à la propriété de l'ex-chef de la station. Les dépenses des stations expérimentales fruitières d'Ontario ont été, pendant de mille piastres pour quatre stations tous frais compris.

Dans notre province, la connaissance intime que j'ai des diverses régions qui la composent me porte à croire qu'il faudrait quatre stations : Une pour le bas de Québec, une pour la région du Lac Saint-Jean et Chicoutimi, une pour les cantons du nord vers le comté de Terrebonne, et une pour les cantons de l'Est et la Beauce, vers Sherbrooke. Quant à l'ouest de la province, je crois qu'il a tout ce qu'il lui faut à Abbotford, dans l'île de Montréal, à Compton et à Oka.

Je suis fermement persuadé que notre société pomologique fera un travail beaucoup plus prompt et plus efficace pour le développement de l'arboriculture fruitière dans la province au moyen de ces stations, que par tout autre moyen. Elle renseignera, de cette manière sur place pour ainsi dire, ceux qui désirent planter des verges, les empêchera de gaspiller leur argent, comme beaucoup l'ont fait dans ces dernières années, en achetant des variétés d'arbres fruitiers qui ne conviennent pas à la région qu'ils habitent et qui leur sont offertes par des agents de pépinières peu scrupuleux ou ignorants. Elle les mettra, au contraire, en mesure de planter, en toute sécurité, les variétés qui leur conviennent.

J. C. CHAPUIS.

CLOTURE MOBILE

DISPOSITION SIMPLE ET ECONOMIQUE

Dans notre numéro de mars nous avons parlé d'un pâturage de trèfle pour les porcs. Nous avons fait remarquer que, pour que ces animaux ne gaspillent pas ce pâturage, il fallait les enfermer dans un petit parc mobile, susceptible d'être transporté successivement en tous les points de la pièce. Voici la description d'une clôture qui est d'une construction très économique et fort simple. (Gravures, page 220.)

Chaque panneau mobile se compose de 4 planches de 12 pieds de long environ. Ces planches sont en bois de 4 x 1/2 pouces. Elles sont espacées respectivement de 5, 8, 9 pouces, celles du haut étant les plus espacées. Elles sont réunies par trois traverses en bois de 1 x 4 pouces.

Les supports transversaux se composent d'une planche placée de champ

sur le sol. Elle a six pieds de long et une section de 1/2 x 4 pouces. Sur chacune de ses faces, perpendiculairement à son axe, et vers le milieu de sa longueur est cloué un montant. Ces deux montants sont espacés d'environ 3 pouces. Ils sont en bois de 1 x 4 et sont maintenus latéralement par une contre-fiche.

La figure 3 indique un des panneaux. La figure 2 indique la construction d'un des supports mobiles.

La figure 1 montre un des supports en place et la manière d'y placer les panneaux bout à bout.

Lorsqu'on veut changer le parc de place, rien de plus facile que de démonter les clôtures et de les transporter pièce par pièce.

BIBLIOGRAPHIE

L'AGRICULTURE DANS LES ÉCOLES

Un livre magnifique

Le Révérend Frère Théon, des Ecoles Chrétiennes, dont la maison provinciale est à Laprairie, nous transmet un livre admirable, destiné surtout aux écoles dirigées par les RR. FF. de cette belle communauté, laquelle dirige déjà une douzaine, au moins, d'établissements très prospères dans cette province, sans compter les centaines d'autres analogues, dans diverses parties du monde. Nous savons que le R. V. l'ère Abel, de Ploërmel, en France, a soumis le projet de ce livre à la Société des Agriculteurs de France qui, après en avoir fait faire une étude approfondie, le recommande chaleureusement. Depuis, ce travail a été refait tout spécialement par le Canada ; il a été illustré abondamment d'une manière parfaite. Bref, le livre que nous avons en mains nous paraît un modèle et, autant que nous le savons, un travail absolument unique en son genre.

Nous n'avons eu jusqu'ici que le temps de parcourir à la course les deux cents belles pages de ce livre. Déjà nous en avons vu assez pour espérer que ce travail, mis dans toutes nos écoles et communautés comme il doit l'être, est de nature à faire faire un bien incalculable à notre agriculture.

M. Beauchemin et Frères, de Montréal, en sont les éditeurs. Le livre est bien relié et ne coûte que 15c au détail. Espérons que grand nombre de nos lecteurs se hâteront de l'étudier.

CHOSSES ET AUTRES

CULTURES NETTOYANTES-AMÉLIORANTES.—Il n'y a guère de cultivateur qui n'ait à ensemenecer ce printemps des terres appauvries et perdues de mauvaises herbes. Que donneront ces pièces ? La récolte laissera-t-elle un bénéfice réel, en comptant le temps des hommes à une piastre par jour et celui des chevaux à 50c ? Cultivateurs, réfléchissez, s. v. p., et sérieusement à ces deux questions. N'est-ce pas que certaines pièces que vous connaissez bien, vont vous occasionner des travaux considérables qui ne vous paieront guère.

Voulez-vous maintenant faire de ces mauvaises pièces les meilleures de votre terre ? Voilà, n'est-ce pas, une question importante.

Faites, au moins sur une de ces pièces, l'expérience suivante, qui réussira indubitablement, pourvu que vous la fassiez dans de bonnes conditions.

Choisissez "maintenant" la plus mauvaise pièce de celles que vous ne pouvez pas engraisser cette année et mettez-y en cultures surcées. Cette pièce là, ne vous en occupez plus, jusqu'à ce que vos autres travaux d'ensemencement soient finis, ou que, pour une raison ou l'autre, vous soyez avec vos chevaux sans ouvrage.

Aussitôt que vous le pouvez, nettoyez les fossés, labourez avec soin cette pièce perdue et rigolez-la parfaitement. Plus tard, vous la herserez en tous sens, de votre mieux. Plus tard encore, vous y passerez le scarificateur. Si vous pouvez donner à cette pièce dix minots de cendre vive et 200 lbs de superphosphate No 1 Capeton, semez-la en lentilles, en vesces ou en pois communs à raison de deux minots de lentilles et vesces, ou trois minots de pois. Aussitôt la récolte en fleur, vous la labourez en terre et vous la rigolez de nouveau. Cela ne vous aura pas coûté beaucoup d'argent, n'est-ce pas ? Eh bien, cette mauvaise pièce deviendra la meilleure de toutes vos pièces l'an prochain. Vous y récolterez, si vous voulez, 35 minots d'orge, ou 45 minots d'avoine par arpent et, si vous y mettez des graines de trèfle, l'an prochain, vous y ferez des récoltes de trèfle de premier choix. Enfin ce sera votre meilleure terre. Qu'en dites-vous ? Qui va nous croire, et faire ce qui enrichit M. Dauth, M. Buchanan et la plupart de nos bons cultivateurs ?

Supposons maintenant que votre pièce soit de terre forte, difficile à ameublir et à nettoyer. Dans ce cas, n'essayez pas les engrais verts tant que votre terre ne sera pas meuble. Mais labourez, hersez et houlverez le plus possible et toujours de temps sec. À l'automne, vous mettez de la cendre. Le printemps prochain, vous y semez, sur labours d'automne, avec superphosphate comme ci-haut, et vous aurez alors une récolte excellente de pois pour grains ; ou bien, vous sèmerez 250 lbs d'engrais complet, et vous récolterez de l'orge, puis du foin pendant plusieurs années, si vous avez semé les graines fourragères avec l'orge.

Voilà un conseil qui vaut de l'or. Cultivateurs, essayez, s. v. p.

A PROPOS D'ENSILAGE.—Certain correspondant de Journal a mis en doute, assez récemment, l'avantage des silos et de l'ensilage. A ce propos, s'il écrit semble laisser entendre que M. M. Barnard et Chapais ne préconisent plus l'ensilage et les silos comme ils le faisaient autrefois. Ceci est une erreur considérable, en ce qui nous concerne. Nous n'avons nullement changé d'avis à ce sujet. Si le silo est bien construit et que l'ensilage est fait d'après les règles bien simples que nous avons reproduites très souvent dans le "Journal", l'ensilage permet un système d'alimentation le plus parfait et le moins coûteux, pourvu toujours que les aliments ainsi donnés contiennent à l'état de production cherché.

Nous admettons qu'assez souvent certaines personnes ont exagéré grandement la valeur des grands maïs de l'ouest ensilés, comme nourriture exclusive des animaux. Ceci est, sans aucun doute, une erreur considérable, dans laquelle ni M. Barnard ni M. Chapais ne sont tombés, à notre connaissance. Ce que nous savons assurément, c'est que la plupart de ceux qui produisent du lait en hiver sont d'opinion, aujourd'hui comme autrefois, que l'ensilage leur rend un immense service, et qu'ils ne voudraient plus jamais se passer de silo.

CONVENTIONS AGRICOLES UTILISABLES.—A la convention agricole de St-